

Rapport de Mission du Lieutenant TAVERNIER Ferdinand de
la 2ème Compagnie du 10° R.M.I.C.

Chef du Secteur de THAKHEK

SOMMAIRE.-

- 1°) Situation à THAKHEK au 9 Mars 1945
- 2°) L'attaque du 9 Mars
- 3°) Période de guérilla (10 Mars - 9 Avril)
- 4°) Attaques japonaises (début Avril)
- 5°) Activité de mon groupe isolé (début avril à mi-Juin)
- 6°) Travail S.A. (mi-juin à l'armistice)
- 7°) Période qui suit l'armistice (jusqu'au 20 Octobre).

1°) SITUATION A THAKHEK AU 9 MARS.-

La 2° Compagnie du 10° Régiment Mixte d'Infanterie Coloniale était en garnison à Thakhek depuis Juin 1941. Son effectif au 9 Mars était de 220 Annamites, dont une vingtaine détachés ou en permission, et 25 Européens dont 2 officiers et 12 sous-Officiers (l'un, sergent-chef Scarbunchi, était alors détaché comme instructeur au peloton I à Savannakhet et nous rejoignit ensuite dans la brousse).

Le Lieutenant Bilger avait pris le commandement de la compagnie au début de Février 1945. Il succédait dans ses fonctions au commandant de Balathier, nommé au commandement du 1° Bataillon en mi-juin 1944. Le Capitaine Larbalétrier avait assuré l'intérim depuis le 1er Novembre 1944. Ayant rejoint la compagnie aussitôt après mon débarquement, je cumulais moi-même les fonctions d'adjoint au commandant de compagnie et chef de section depuis le 6 Août 1941, celles d'Officier de renseignements travaillant sur le Siam et sur l'Indochine aussi par la suite, depuis Mars 1943; et celles d'Officier de liaison franco-japonais depuis décembre 1944.

La compagnie comptait, outre ses trois sections de combat, un groupe de mitrailleuses et 2 sections de 80 m/m dont une seule constituée. Elle était installée dans les bâtiments de la gare de Thakhek, prêtés par l'administration et un réduit de forme pentagonale avec blockhaus aux angles y avait été fait en courant Décembre 1944 - Février 1945 - réduit qui encerclait dans la partie Nord tous les casernements de la troupe, mais laissait en dehors les demeures des cadres, trop éloignées. Un fossé continu bordé de défenses accessoires en marquait le périmètre. La route Nord-Sud traversant le camp franchissait seule par deux ponts ce fossé, la circulation sur cette route avait été interdite aux civils (voir pour plus de détails le plan ci-joint).

.../...

de Mission du Lieutenant TAVERNIER Perou
la 2ème Compagnie du 10° R.M.I.C.
Capitaine de THAKHEK

- 2 -

Dès Décembre 1944, les munitions avaient été distribuées à chaque homme et chaque section avait dans son propre bâtiment son magasin d'armes et de munitions. L'armement S.A. reçu de Savannakhet (environ 10 carabines, 40 mitraillettes, des grenades et des explosifs) avait été stocké dans le plus grand secret dans un magasin spécial placé sous la garde d'un Européen. Une section de piquet était constamment tenue en alerte et devait se tenir prête à toute éventualité; une section de jour assurant par ailleurs la garde. Le chef de section remplissant les fonctions d'Officier de jour couchait dans le réduit. Le coffre, les papiers secrets, le bureau du commandant de compagnie avaient été transportés à l'intérieur de ce réduit. Des exercices d'alertes avaient été faits, au cours desquels chaque section occupait ses emplacements de défense.

Une garnison japonaise était installée à Thakhek depuis Novembre 1944. D'abord réduite, elle avait été portée à 400 hommes lorsque l'attaque eut lieu. Son chef était le capitaine Nagozima (qui devait rester en fonction jusqu'au début Septembre).

Depuis quelques jours, de nombreuses reconnaissances étaient faites aux abords du camp militaire, soit par des groupes de soldats japonais, soit par leurs agents. Mais les instructions reçues de nos chefs nous disaient que les Japonais étaient alors extrêmement conciliants et ne faisaient pas prévoir une attaque si prochaine. Il est vrai que depuis une semaine les communications télégraphiques étaient très difficiles, probablement en raison du sabotage par les agents annamites des P.T.T.

Rien n'était encore convenu dans le domaine S.A. entre civile et militaires. Un premier entretien avait eu lieu entre chefs S.A. militaires et civils. Monsieur Cortes, ingénieur des T.P. venait le jour même d'être désigné comme chef S.A. civil à Thakhek. Aucun adhérent, hors lui et Monsieur Chiaverini n'avait été touché. (Les noms des membres militaires S.A. sont portés sur une liste ci-jointe).

2°) L'ATTAQUE DU 9 MARS.-

Nous avions dîné au bungalow, le Lieutenant Bilger et moi, en compagnie du Commandant de Balathier et du Lieutenant Allard (chef de la section d'Etudes de Paksé), venus de Savannakhet en tournée depuis la veille.

Ayant quitté le bungalow vers 21 h.30, nous nous trouvions tous les 2 à 21 h.40 sur la route à hauteur de ma maison, devisant quelques instants avant de regagner nos demeures respectives, lorsque 3 camions tous feux allumés débouchèrent de la route de Napé et vinrent s'arrêter à l'entrée de notre camp : nous vîmes alors à la clarté des phares des Japonais armés sauter de part et d'autre des camions.

Nous courûmes jusqu'au réduit et donnâmes l'alerte.

Je rejoignis aussitôt ma section et la portais à ses emplacements (2 blockhaus de la face Nord). Le sergent-Chef Malbrel, alors que jour, donc seul sous-Officier à coucher dans le réduit, portait simultanément ses hommes aux deux blockhaus de la face Sud, tandis que le groupe de mitrailleuses occupait le blockhaus de l'Est. La section Daniel, qui aurait dû être en réserve, était absente, en reconnaissance.

.../...

Mais les Japonais, suivant directement la route, étaient déjà alors proches de l'entrée sud du réduit, Malbrel s'était porté à cette entrée pour en barrer l'accès du feu d'une mitrailleuse déjà en batterie; mais il y eut incident de tir, il ne put ouvrir le feu et dut lui-même se replier sous un feu violent, tandis que l'ennemi forçait l'entrée et se ruait sur le poste de police. Il semble qu'il y ait eu double négligence de la sentinelle placée à l'entrée sud (qui n'avait pas du, comme prescrit, barrer cette entrée par un cheval de frise) et de la part du chef de poste, un caporal indochinois qui ne remplit pas en temps voulu sa mission de défense des entrées du camp.

Le Lieutenant Bilger, qui s'était d'abord précipité sur le dépôt S.A. pour y prendre une arme, me rejoignit alors auprès de ma section. Tout étant calme sur la face Nord, il fut rapidement décidé que j'allais, lâchant mes blockhaus, me porter avec ma section au magasin S.A. menacé par l'ennemi, pour y sauver au moins une partie de l'armement entreposé. Ce qui fut fait.

Mais les Japonais n'étant qu'à quelques mètres, nous fumes vite repérés et pris sous un tir de grenades bien ajusté. Furent alors blessés grièvement le sergent Mariani, et légèrement le soldat Hurault et le Caporal Nguyen Binh (lequel se conduisit alors brillamment). Nous ne pûmes sauver que quelques mitraillettes et des grenades.

Cependant, la section Malbrel, coupée en deux, supportait vaillamment tout le poids de l'attaque ennemie, tandis que les mortiers installés sur le remblai du champ de tir voisin la prenaient sous un feu violent. Son bâtiment fut bientôt en flammes et Malbrel isolé dans le blockhaus D avec le seul groupe qui lui restât. Lorsqu'il jugea que la résistance avait assez duré pour permettre le repli du restant de la compagnie, il se replia sur moi-même.

Nous rejoignîmes alors le Lieutenant Bilger avec les survivants et quittâmes le camp sans incidents par une des sorties aménagées pour ce cas-là dans l'angle Nord-Est du camp. Il était 23 heures 15.

En dehors des paquetages individuels et des armes régulières ou clandestines des rescapés, nous n'avions pu sauver ni matériel, ni papiers de la compagnie et vingt trois chevaux de l'unité demeurèrent dans le camp. Ces faits s'expliquent pour une grande part par l'absence de la section de réserve et de la presque totalité des cadres européens qui se trouvaient en dehors du réduit et n'avaient pu y entrer.

Huit Européens et environ soixante tirailleurs annamites avaient pu s'échapper. Aucun civil de la ville n'avait pu nous rejoindre.

3°) PERIODE DE GUERILLA (10 Mars - 9 Avril).

Le Lieutenant Bilger décida que nous ferions le tour de la ville et nous rabattrions vers le Sud, afin de rejoindre au plus tôt la section Daniel : celle-ci, en reconnaissance, devait être sur le chemin du retour, il fallait l'arrêter à temps.

.../...

Nous tombâmes sur elle sur la piste au soir du 10 Mars. Deux sous-Officiers et une dizaine de tirailleurs nous avaient déjà rejoint le matin. Notre effectif était ainsi porté à douze européens et plus de cent tirailleurs et nous avions trois chevaux et les munitions de réserve emmenés par la section Daniel.

Les plans prévus pour la guérilla prévoyaient que les 3 sections de combat de la compagnie partiraient chacune de leur côté et de leur repaire propre, effectueraient leur action de guérilla sur les routes à elles dévolues (voir croquis ci-joint). Les effectifs étant trop réduits et le ravitaillement n'ayant pu être ramassé en temps voulu dans les zones repaires presque désertiques, le Lieutenant Bilger décida de ne laisser subsister que deux groupements : ma section d'une part agissant de mon repaire de Tham Khoai sur la RL 8 et la RC 13 Nord de Thakhek, la reste de la compagnie d'autre part agissant sur la RC 12 et la RC 13 au Sud de Thakhek et ayant sa base au Muong de Mahaxay.

Nous nous séparâmes le 12 Mars. Je gagnai d'abord la région de Nhommarath où je pus recueillir 2 civils : Monsieur Boyer et le père Cavaillier. Ils m'apprirent que le Résident de Thakhek, alors en tournée, avait quitté le Muong de Mahaxay pour Thakhek, où il disait aller s'occuper des Français.

Je décidai de laisser un de mes groupes au père Cavaillier afin de travailler sur la RL 8 depuis son village du plateau de Nakay Bon Nong Bua, tandis que je partais avec les deux autres vers la RC 13 Nord. Je ne comptais pour cette opération n'effectuer que le plus urgent : des destructions rendant inutilisables les routes, avant de passer à la guérilla proprement dite. En fait, mon secteur étant très grand, je ne pus pas faire grand'chose.

En collaboration avec le groupe Cavaillier, le 13 Mars, deux grands ponts sur la RL 8 : ceux de Nhommarath et du Km 72, plus au Nord furent brûlés, mais seulement partiellement par la faute des exécutants, et un gros arbre fut abattu au travers de cette route dans la montée de Phou-Ak. De là, j'allais à travers la montagne brûler le 18 Mars le grand pont du Km 17 sur la RC 13 Nord. Je ne pouvais m'attarder, mais je convins avec un de mes agents S.R., le nommé NAI Et (qui me rendit par la suite d'autres services éminents), que 6 Laotiens catholiques du village de Ban Natket avec lui brûleraient dans 2 jours le pont du Km 21; - et effectivement le pont fut brûlé.

Ayant vainement invité le garde principal Weidmann de Pak Hinboun à nous rejoindre avec ses gardes (Weidmann était alors très abattu par une dysenterie chronique), je repartis vers l'Est et je rejoignis à travers les calcaires le 24 Mars Bon Nong Bua, où je trouvais le groupe Cavaillier y installant une base. En cours de route, j'avais enterré à Nakay huit français de Thakhek tués par les Japonais le 21 Mars et laissés sans sépulture : nous reconnûmes le Résident de Thakhek, Monsieur Colin, les deux évêques, Messieurs Gouin (démissionnaire) et Thomine, le Receveur des Douanes, M. Bonnet, le sergent Mariani (blessé à l'attaque du 9 Mars et que nous avions dû abandonner dans un village non loin de Thakhek). Les trois autres corps, dont celui d'une religieuse, ne purent être identifiés, vu leur état de putréfaction. Je pus soupçonner pourtant qu'il devait s'agir de l'adjudant Giraud et du sous-inspecteur GI Fouchard.

.../...

J'étais à peine arrivé à Bon Nong Bua que me parvint un mot du Lieutenant Bilger : il m'avisait que le contact avait été pris avec la compagnie laotienne de Doughène, que celle-ci était en liaison radio avec l'extérieur et avait pu sauver presque tout son matériel, que des munitions devaient nous être envoyées du Sud et de l'armement lâché par avion. Je résolus alors de joindre le P.C. de la compagnie pour y chercher des armes. Effectuant en cours de route la destruction totale du pont du Km 72 sur la RL 8, j'atteignais le 30 Mars, après une tournée de 500 Kms, le Phou Kha Sao (25 Km au Sud de Mahaxay) au pied duquel le lieutenant Bilger avait établi son P.C.

Quand j'arrivais, le P.C. était à peu près vide. Le Lieutenant Bilger était absent, ainsi que la section Malbrel (qu'il avait tenu à accompagner dans une sortie sur la RC 13 Sud) et la section Daniel, également en sortie sur la RC 12. Un " drop " avait eu lieu l'avant-veille : de l'armement et un poste de radio avec opérateur (sergent Briquet) avaient été parachutés, mais la nouvelle s'en était par trop vite répandue; je le savais déjà depuis deux jours et tous, bien loin de là, connaissaient de même l'emplacement du P.C. de la compagnie.

Je lus alors une lettre qui venait d'arriver d'un mandarin fidèle de Mahaxay, Thao Nokéo, il me prévenait que les Japonais avaient dit bien haut leur intention de venir très prochainement nous attaquer, mais nous n'y croyons pas; nous n'avions à Thakhek aucun renseignement sur les méthodes de guerre japonaises et nous ne pensions pas qu'ils puissent ainsi s'aventurer jusqu'ici, si loin des routes. Nous étions persuadés, par ailleurs, que le débarquement allié en Indochine était imminent, sinon déjà fait, et qu'il allait absorber le plus grand nombre des forces japonaises. En attendant le Lieutenant Bilger, je me préparais néanmoins de constituer dans les villages environnants et à Mahaxay l'armoire d'un réseau d'alerte et de renseignements.

Le 2 Avril au matin, arriva un renfort constitué par les recrues de la région de Savannakhet : lieutenants Witrand et Guillard, 3 sous-officiers, environ 10 hommes de troupe européens et 30 annami. Dans la soirée, le Lieutenant Bilger arriva à son tour avec la section Malbrel.

Il m'expliqua que cette section avait, au cours de ses sorties (2) détruit 3 ponts sur la RC 13 Sud : une embuscade avait échoué par la faute des tirailleurs annamites dont 5 avaient déserté. La section Daniel avait reçu mission de détruire 7 ponts sur la RC 12 en Mahaxay et la frontière d'Annam (elle ne revint que le 5 Avril après mon départ, mais je sus par la suite que la mission avait été remplie avec succès et sans incident malgré les inquiétudes inspirées aux cadres par l'attitude suspecte de quelques gradés et tirailleurs annamites de la section).

Le Lieutenant Bilger décida de diviser la troupe venue de Savannakhet en 2 sections : l'une aux ordres du Lieutenant Witrand pour servir de troupe de choc pour les coups durs et garder le P.C.; l'autre avec le Lieutenant Guillard, allait sur ma demande me seconder et veiller sur la RL 8 avec le père Cavallier, la RC 13 Nord et les premiers Km de la RC 12 m'étant seuls laissés.

.../...

La répartition entre les 5 sections du matériel reçu fut rapidement faite, en compagnie de la section Guillard, dès le 3 au soir, je partis rejoindre mon secteur. J'apportais des explosifs avec lesquels je comptais provoquer l'affaissement de la RI 8 dans le col de Phou Ak. Mais, arrivé dans le secteur de Nhommarah, je changeai d'avis, Monsieur Boyer, très compétent en la matière, puisque sondeur de son métier, me persuada que la charge était insuffisante pour un effet tangible. Je résolus alors de faire plutôt sauter le grand pont de Nhommarah réparé par l'ennemi, mais que Boyer m'assurait ne pouvoir être remis en état actuellement s'il était bien détruit; par malheur, une fois postés près de là et prêts à agir, nous apprîmes qu'un poste japonais, de force mal connue, en assurait la garde de jour et que de nuit il se dispersait dans la brousse, on ne savait où. Je jugeai l'opération trop risquée dans ces conditions : le village de Nhommarah, que le pont et la rivière coupent en deux, était peuplé d'annamites hostiles qui auraient de suite guidé les japonais pour nous attaquer, le moral des tirailleurs de la section Guillard ne nous inspirait, par ailleurs, pas confiance, et je craignais qu'un échec fût aussitôt pour eux le signal de la débâcle.

Nous convinmes alors avec le Lieutenant Guillard dans la nuit du 9 Avril que nous allions nous séparer; ne pouvant attendre davantage, j'allais rejoindre aussitôt mon secteur; Guillard allait seul cette même nuit tenter de faire sauter le pont de Sung Dao. Nous pensions, avec raison; la suite le confirma - que ses tirailleurs, déjà peu sûrs, seraient tout à fait démoralisés s'il leur fallait gravir encore les pentes du plateau de Nakay sans avoir rien fait après deux contre-ordres successifs et de pénibles marches et contre-marches. Cependant, Guillard, se méfia des Laotiens qui le guidaient, ne crût pas pouvoir faire l'opération projetée et rejoignit sa base à Bon Nong Bua.

La période de guérilla était terminée; aucune embuscade n'avait réussi, mais la circulation de l'ennemi sur les routes avait été pour un temps sérieusement gênée. (3 ponts coupés sur la RC 13 Sud, 2 sur la RC 13 Nord, 7 sur la RC 12, 2 sur la RI 8). Si cette période s'était passée sans incidents pour nous, nous le devons pour une grande part aux pères Tenaud et Cavaillier, des missions étrangères de Paris, et à leurs chrétiens. Nous deux, dès le début de l'action japonaise, se plaçant à leur tête, eux et leurs villages, à notre entière disposition, nous fournissant interprètes, guides, ravitaillement et souvent logement avec le plus grand dévouement et participant même avec nous à la tête de leurs Laotiens catholiques aux actions de guérilla dont ils permirent pour beaucoup le succès.

Je dois dire aussi à ce sujet l'action entraînante exercée sur ces cadres par le Lieutenant Bilger; sans égard à son état de santé, il tint à prendre part à plusieurs sorties, afin de donner l'exemple, et par cet exemple comme par son action morale soutenue, il sut animer tous ses compagnons de la plus grande ardeur à accomplir leur mission.

4°) ATTAKES JAPONAISES - (Début Avril)

I.- Attaque de Phou Kha Dao - (6 Avril)

Le P.C. de la compagnie était installé dans une grotte sur le flanc Est de la petite hauteur du Phou Kha Dao, à 3 kms Sud du village de Ban Panan et non loin de la grande piste de Phakhonia-Mahaxay (voir croquis).

.../...

Une case de section venait d'être construite et deux autres étaient en cours de construction hors de la grotte, dans le couloir, large de 80 m. et semé de bambous épineux clairs qui séparait la montagne de la rivière Nam Piet à l'Est; les armes reçues de l'extérieur (n'avaient pas été toutes distribuées) avaient été stockées dans un petit magasin mi-chemin entre la grotte et l'espace découvert où se trouvaient les tables de travail.

Un périmètre défensif avait été dessiné, que bordaient des abatis de bambous traversés par deux seuls sentiers, l'un à l'ouest, l'autre au sud-est. Cependant, les sectans, fréquemment en sortie, n'avaient pas eu le temps d'achever l'abattis de la face Nord et l'ouest, presque à sec alors, n'offrait pas un obstacle suffisant.

Deux sentinelles de jour comme de nuit, montaient la garde, l'une à l'entrée Ouest sur la piste venant de Ban Panam, l'autre à l'entrée Sud-Est sur la piste menant à Ban Namak Da et un guetteur au F.M. se tenait prêt de jour à battre la première de ces pistes. Aucun observatoire n'avait été installé sur la montagne, ni aucun poste de surveillance dans les villages voisins.

Le plan de défense n'avait pas été arrêté en détail. Il avait été prévu seulement verbalement, pour le cas où la compagnie se trouverait toute entière là, que chacune des sections Daniel, Malbrel et la section de commandement se porteraient sur l'une des faces pour la défendre.

Il est certain que les mesures d'alerte et de défense étaient insuffisantes, cela m'avait sauté aux yeux dès mon arrivée, mais je n'eus pas le temps d'en parler au lieutenant Bilger, sinon que par brèves allusions. Cette déficience résulte, je crois, de l'état de fatigue extrême où se trouvait Bilger et qui m'avait de suite frappé quand je l'avais vu. Il n'était pas en possession de tous ses moyens physiques et intellectuels. Il était arrivé à Thakhek deux mois auparavant, mal remis d'une longue et grave maladie, et bien vite, je sentis sa faiblesse; certains jours, il disait être incapable de tout travail. Inquiet, j'en avais même parlé alors au commandant de Balathier. En outre, depuis son arrivée au Phou Kha Dao, il avait voulu faire, j'ai dit pourquoi, plusieurs sorties qui l'avaient "vidé". Il tenait aussi à se consacrer au maximum à l'accomplissement des missions de guérilla de l'unité. Il avait enfin la certitude que les Japonais ne viendraient pas l'attaquer, mais, je l'ai dit, nous partagions tous le même sentiment.

Malgré tout, à la date du 6 Avril, le détachement du Phou Kha Dao comprenait, outre la section de commandement, les sections Vitre (formée pour moitié d'Européens), Daniel et Malbrel, chacune à l'effectif d'environ 25 hommes. Mais lors de l'attaque, à peu près tous les Annamites des deux sections étaient en coupe de bois dans la forêt environnante et sans armes.

Les Japonais, au nombre de deux cents, venus de Mahakay dans la nuit, encerclèrent au lever du jour le village de Ban Panam. Ils étaient guidés par le Chao Khong de Mahakay, Thao Kanta et par un ex-sous-lieutenant de notre compagnie, le nommé Sourya, fils de Phetsarath (Sourya, ayant démissionné et été affecté dans les douanes depuis 2 mois, n'avait pas encore au 9 mars reçu son affectation au Tonkin, malgré plusieurs télégrammes adressés par moi au BSH et, sans occupation ni argent, il attendait à Thakhek et finit, comme je le redoutais, par entrer en rapport avec les Japonais).

Le Pho Ban (mort depuis) et la Samieng Nait Thit Im, de Panam, les guidèrent de là jusqu'au Phou Kha Tao. La colonne Japonaise s'était divisée en trois groupes, l'un qui se porta à la face Ouest du camp par la piste directe, l'autre qui, arrivé à la Nam Piet la suivit jusqu'à hauteur de la face Nord, la troisième se portant jusqu'à la face Sud Est dans un large mouvement tournant par le Sud de la montagne puis par le défilé qui la coupait en deux (voir croquis).

L'action commença aux environs de 11 heures. Le sergent Le Conghan, n° Mle 19.660 et deux tirailleurs nommés Tran Cam, Mle 22.320 et Nguyen Trong Dat, 22.335, qui accompagnaient le 1^{er} Groupe, persuadèrent la sentinelle de ne pas donner l'alerte et arrivèrent ainsi jusqu'à hauteur des abattis de la face Ouest. Le sergent Vu Van Van, n° Mle 20.499, les voyant alors, mais à peu près seul, ouvrit le feu sur eux avec un F.M., mais il fut bien vite tourné et mortellement frappé. Déjà, alors qu'aucun coup de feu n'avait été tiré, le groupe ennemi parti de la Nam Piet non gardée, s'était porté par la brousse jusqu'après des tables où travaillait le lieutenant Bilger, et près du dépôt d'armes.

C'est alors que l'alerte fut donnée. Il était trop tard. Comme il avait plu, presque tous les européens qui étaient près des tables s'appropriant à manger, avaient laissé leurs armes dans la grotte dont l'ennemi leur barrait le chemin. Jugeant la surprise complète et toute résistance inutile, la plupart, suivant l'exemple du Lieutenant Witrand coururent vers la sortie sud et par chance purent s'échapper, le troisième groupe ennemi n'ayant pas terminé à temps son mouvement tournant. D'autres fuirent vers la montagne. Seuls quelques européens prirent vers le magasin d'armes la direction du lieutenant Bilger (lequel n'avait pas eu le temps de lancer un appel) : c'étaient le sergent-Chef Malbrel, le sergent Carlotti, le Brigadier Fenaud et le soldat Gonnot. Arrivés au magasin d'armes, ces quelques hommes furent pris sous un feu violent de l'ennemi, posté dans la brousse à quelques mètres d'eux. Le Lieutenant Bilger fut alors ajusté à courte distance par un ennemi nul ne sait si le coup porta et personne ne le revit. Il est probable qu'il dut être frappé là (sa tombe fut retrouvée ensuite non loin : il avait été enterré sur le chemin, la tête à découvert).

Deux autres Européens furent touchés : le sergent Carlotti sur la montagne, d'une balle dans le bassin qui entraîna la mort, le soldat Mairiaux, alors qu'il gagnait la grotte (il semble qu'il ait été achevé par l'ennemi, une autre tombe ayant été découverte près de celle du Lieutenant Bilger). Le radio Briquet avait été fait prisonnier alors qu'il se baignait dans l'Huei (il mourut depuis de dysenterie à la prison de Phakhek). Quant aux Japonais, ils auraient eu une trentaine de tués).

Le Lieutenant Witrand entraîna à sa suite les Européens rescapés vers le Sud, où ils rejoignirent sans encombre la compagnie Laotienne.

2.- Attaque de Ban Nan Chaloum (7 Avril).

Mais cinq européens : le sergent Drouot et les soldats Poute Abily, Abbat et Saint Martin, ne s'étaient pas de suite éloignés loin du Phou Kha Tao.

.../...

A onze heures, le lendemain 7 Avril, alors qu'ils mangeaient dans la pagode de Ban Chaloun, avant de partir à leur tour vers le Sud, - les Japonais, conduits par trois laotiens du village de Na Mak Ba (Nai Doum Ma Pho Ban, Nai Ha et Nai Kiang Chan) et ayant encerclé la pagode, ouvrirent le feu sur eux. Deux furent tués : les soldats Abbat et Abily, - un grièvement blessé, le soldat Saint Martin (qui semble avoir été achevé dans la forêt par des laotiens de Ban Na Mak Ba) - Deux légèrement blessés : le sergent Drouot et le soldat Pontet, qui rejoignirent tous deux la compagnie laotienne.

3. Attaque de Vang Yen (9 Avril)

En quittant Nhommarath, j'avais, dans la nuit du 8 au 9 Avril, et la matinée du 9, gagné le village de Ban Vang Yen. Nous étions, avec moi, quatre européens et vingt annamites et avions comme guides des par-tisans sûrs.

Arrivé au village, ~~j'avais installé la compagnie~~, je m'installais au bivouac dans la brousse très dense, hors du village, sur une hauteur une sentinelle surveillait l'accès au village. Nous avions mangé et nous reposions lorsqu'à 14 h.30, un tirailleur surgit en bondissant de la brousse, criant " Les Japonais " !

La nouvelle était exacte ! Seize japonais, je le sus par la suite, avaient suivi la trace de nos clous jusqu'ici. Trois laotiens et quatre Annamites de la région de Nhommarath les avaient alertés et guidés : Cham Tham, Tasseng et Nai Khung, Samien de Nhommarath, Nai Tha Pho Ban de Ban Tat, et les nommés Minh, Than Tho, Sac de Nhommarath. L'ennemi avait envoyé devant lui dans le village un laotien qui lui avait dit notre présence ici.

D'abord, je ne crus pas le tirailleur. Je donnais pourtant l'alerte, mais malgré l'interdiction faite de s'éloigner plusieurs tirailleurs étaient partis se baigner et quant aux autres, sans prendre leurs armes, ils s'enfuirent aussitôt dans la brousse environnante. En dépit des appels aux postes de combat, du sergent-chef Scarbouchi, mon adjoint et de moi-même, je pus réunir auprès de moi, l'arme à la main, en dehors des Européens, seulement deux Annamites : les caporaux Nguyen Binh Mle 19.996 et Tran Xuan, Mle 34.382.

Très vite, surgirent à quelques mètres deux Japonais dont l'un avec arme automatique (d'autres se déplaçaient sur la gauche pour tenter de nous contourner). Nous tirâmes sur eux, Scarbouchi et moi, mais eux, se dissimulant, nous prirent alors sous un feu très précis : le caporal chef Colas eut les deux jambes traversées. Comme nous étions trop peu nombreux et sans renseignements sur l'ennemi (nos guides étaient restés au village), je décidai de me replier vers le Nord. Nous n'avions pu sauver que nos armes et emmenions notre blessé. Deux tirailleurs nous virent alors et nous rejoignirent.

Je sus par la suite, par un des caporaux restés près de nous, que l'état moral de mes tirailleurs n'était plus, depuis quelques jours aussi solide qu'auparavant : j'avais toute confiance dans mon seul sergent Annamite qui m'aidait au S.R. depuis longtemps et dont l'autorité était très grande. Or, il avait dit aux hommes que la France n'était plus assez forte pour résister aux Japonais, que la partie était jouée

.../...

qu'il était inutile de se battre encore. Ceci seul, à mon sens, suffit à expliquer les réactions à Vang Yen de ma troupe, alors en état de dépression physique par suite des lourds efforts qui avaient dû lui être demandés et en vain, les jours précédents. Le fait que nous n'avions monté encore aucune action offensive contre l'ennemi renforçait encore les paroles du sergent dans l'esprit des tirailleurs.

4.- Dissolution de la Section Guillard (13 Avril).

Guillard apprit vite par des fuyards l'attaque de Vang Yen. Aussitôt, il décida de quitter Ban Noug Bua pour le P.C. de la Compagnie, jugeant que sa sécurité n'était plus assurée. Le père Cavaillier devait liquider les questions pendantes, puis le suivre.

Le 13 Avril, à 3 heures du matin, la section Guillard se trouvait au bivouac à 2 Kms SE du village de Done Phoi, non loin de la RC 12 (voir croquis) - lorsqu'un groupe de cinq ou six tirailleurs annamites ouvrit le feu sur les Européens couchés côte à côte à quelques mètres de là. Trois furent blessés, le soldat Boyer, réserviste, et le sergent-Chef Banet grièvement (respectivement 5 et 3 Balles), le lieutenant Guillard moins grièvement. Le quatrième européen, le caporal-chef Mariani, non touché, croyant être surpris par des Japonais, s'enfuit et rejoignit la compagnie laotienne. Guillard put, malgré ses blessures, la rejoindre aussi. Banet et Boyer furent recueillis par des Laotiens puis 3 jours après par le père Cavaillier, alerté qui les amena dans son village de Mahaphon près de Nhommarath : il devait les soigner et assurer leur garde avec le plus grand dévouement durant plus de deux mois. Tous les tirailleurs annamites de la section s'étaient enfuis, soit vers l'Annam, soit vers le Sud.

Ces faits s'expliquent, je pense, par la présence de quelques évolues que le Lieutenant Guillard avait dû vexer; il disait en effet, trop ouvertement, je l'avais constaté, son mépris des Annamites et son peu de confiance dans sa troupe, et peut-être aussi se souciait-il trop peu de leurs besoins.

5°) ACTIVITE DE MON GROUPE ISOLE (mi-Avril - début Juin).

De Vang Yen, je jugeais inutile de rejoindre le PC de la compagnie; je n'avais plus de tirailleurs, mais mes missions, j'en étais sûr, pourraient être remplies avec l'aide des partisans Laotiens que j'avais déjà " touchés " dans la région de Pak Hinboun. Je gagnai donc ma base de Ban Nam Dik, que j'atteignis à marches forcées le lendemain 10 Avril. Je m'installai, près du village dans la forêt, sous la garde des Laotiens.

Avec moi-même, se trouvaient alors le sergent-chef Scarbonchy, le sergent Saulnier, le caporal-chef Colas. Bientôt, nous rejoigneront deux réservistes, le brigadier de Fay, métis Laotien installé dans un village des environs, et Monsieur Cuisinier, les vides libérés par son âge de toute obligation militaire.

J'envoyai de suite un mot au Lieutenant Bilger, lui demandant un " drop " d'armes dans la région pour mes Laotiens. Bientôt, j'appris le désastre du Phou Kha Tao par mes agents (le lieutenant Witrand, bien qu'un sous-Officier le lui ait rappelé, avait omis de nous prévenir, Guillard et moi.) J'envoyais alors en l'espace de deux mois quatre cour-

riers successifs dans le sud, puis en désespoir de cause à Pakxane, demandant des instructions et des armes. On me signalait les survivants du Thou Kha Tao comme réfugiés auprès de la compagnie laotienne et je pensais que le lieutenant Bilger s'y trouvait. (J'ignorais sa mort; je l'aurais su, je serais de suite parti vers le sud chercher les instructions et ramener les européens).

N'ayant pas de réponse, isolé à Nam Dik, je restai là pourtant, persuadé qu'il fallait qu'un groupe de Français demeurât dans la Province, (gardant le contact avec les chaomongs de Thakhek et Hinboun Thao Ngou et Thao Boua), avec les villages aussi où les Laotiens pourraient douter de l'issue de la guerre et s'abandonner si tous les Français s'en allaient. Je parvins, avec l'aide de de Ray, qui me rendit alors les plus grands services, à constituer tout autour de Nam Dik un noyau de 14 villages qui nous étaient entièrement fidèles et à recruter plus de cent volontaires. Je profitai de tous les incidents - notamment des corvées de route exigées par les Japonais malgré la période de travail aux rizières - pour renforcer notre propagande et encourager les Laotiens à la résistance à nos côtés.

Je cherchai aussi à me renseigner sur les activités Japonaises dans la région et reconstituai à cet effet mon réseau S.A. sur le Siam et sur la Province; les renseignements recueillis furent envoyés à la Compagnie Laotienne. Je pus ainsi savoir l'action anti-française de Sourya, du Chaokhoueng : Thao Khamsing, de l'ex-chaomong de Mahaxay Thao Khanta, du nouveau Chaomong de Thakhek Thao Bou à Thakhek même, celle de l'oupahat Thao Bay à Hinboun et d'autres que j'ai notés : je suis persuadé que beaucoup de ces mandarins, sinon tous, nous seraient restés fidèles si le Résident de Thakhek, Monsieur Colin, en tournée le 9 mars, avait de suite rejoint nos troupes avec le Chaokhoueng, qui l'accompagnait au lieu de prendre le chemin de Thakhek.

Je fus alors aidé matériellement et moralement de façon spontanée par le père siamois Sinouane installé sur l'autre rive à Nong-Sing par le commerçant chinois Ly Kéo de Hinboun et surtout par des Laotiens mêmes, en particulier ceux des villages catholiques de Namdik et de Natakhet qui furent pour nous dans le danger d'une fidélité à toute épreuve (les japonais prévenus de notre présence dans la région et menés par Sourya vinrent vainement perquisitionner dans le village; ils ne surent pas notre repaire).

Vers la fin de mon séjour à Nam Dik, une trentaine de tirailleurs montagnards échappés aux Japonais et venant de la région de Xieng Khouang me rejoignirent, et avec les armes que j'avais pu récupérer, je tentais de les utiliser pour continuer la guérilla contre l'ennemi. Mais après un essai, je dus y renoncer; nous avions vraiment trop peu d'armes. Je renvoyais donc les montagnards vers la Compagnie Laotienne.

6°) TRAVAIL S.A. (mi-juin à l'armistice)

Sur ces entrefaites, le 3 Juin arrive à Nam Dik le père Tenrud. Le Lieutenant Dumonet, commandant la Compagnie Laotienne et le délégué militaire régional commandant Legendre, l'ont envoyé me porter leurs instructions. La période de guérilla est close et l'activité clandestine doit reprendre. Je suis désigné comme chef S.A. du secteur de Thakhek.

.../...

à la place de Bilger (dont j'apprends alors seulement la mort) et je dois gagner au plus tôt la région de Na Nhom (région Sud du Muong de Mahaxay) où a été fixé mon P.C. Le sous-Lieutenant (chargé de mission) Tenaud m'est adjoint pour le S.R. : je le désigne aussi comme mon adjoint dans le domaine S.A. Les chasseurs de la compagnie laotienne originaires de la région de Thakhek, sont mis à ma disposition. L'équipe radio du Lieutenant Bataille doit me relier à l'extérieur et monter actuellement vers la région Nord de Tchépone. Un poste radio doit m'être envoyé pour les liaisons S.A. intérieures avec le Lieutenant Dumont, chef S.A. pour le moyen et bas Laos.

Aussitôt, je convoque mes gradés laotiens, mais j'attends en vain jusqu'au 11 juin, l'inondation ayant retardé la liaison. Je pars à cette date avec mes Européens pour rejoindre le P.C. assigné, ayant envoyé à l'avance le père Tenaud l'installer. Deux sous-Officiers, le sergent-Chef Malbrel et le sergent Drouot, venant du Sud, me rejoignent en cours de route.

J'atteins le P.C. fixé le 19 juin, c'est pour y apprendre que le détachement Germain a été surpris par l'ennemi et dispersé : on ignore où se trouve Bataille. Je tente de les "contracter". Puis, constatant que la région où je me trouve est trop lointaine pour l'action et les liaisons puisque situé même en dehors des limites de la province, qu'elle permet mal un "drop", je reviens sur mes pas plus au Nord jusqu'à Ban Pha Khesa dans le Muong de Mahaxay et m'installe dans un repaire dans la brousse environnante. Seul, un gradé laotien, le caporal Boum Kent, a reçu mon message et m'a rejoint ici; je le renvoie aussitôt en le chargeant du travail S.A. au Muong de Thakhek. J'ai pu constater en l'interrogeant que pratiquement rien n'avait été commencé dans ce domaine par les chasseurs, renvoyés pourtant chez eux dans ce but avec des instructions après la dispersion de leur compagnie, la faute en revenait à leur chef, le sergent Khampot, lequel avait été nettement inférieur à sa tâche. Je puis néanmoins arrêter à temps les manœuvres des siamois d'une part et des mandarins ralliés à Phetserath contre nous d'autre part, en chant à les gagner, lui et ses chasseurs.

Le 23 juin, arrive en liaison du Sud le sous-Lieutenant Siméon, m'apportant le poste radio promis. Le Lieutenant Germain, le suit : une nouvelle de Bataille. Le sergent-major Facon, de la Compagnie laotienne, est affecté à mon groupe. Le sergent-major Daniel et le soldat Pontet, de ma compagnie, me rejoignent aussi (le petit groupe de Ban Ma phon : père Cavaillier, sergent-chef Banet et Mr. Boyer, guéris de leurs blessures, devaient venir par la suite, puis l'infirmier Gonnot isolé portant l'effectif à 15 européens, y compris le canonnier Bollon venant de Langson).

Un "drop" est encore difficile dans la région où je me suis porté, et comme moi aussi nous sommes encore trop loin de notre zone d'action, je vais m'installer à 20 Kms au Nord dans la forêt près de Ban Pha Noi, autour duquel un réseau de sécurité est monté jusqu'à 20 Kms à la ronde. Nous devons rester là du 1er juillet jusqu'à la fin août.

Le 12 juillet, arrivent enfin les autres gradés laotiens attendus. Je désigne les caporaux Sang et Boum Leut pour assurer les fonctions de chef S.A., respectivement aux Muongs de Hinboun et de Mahaxay. La limite Nord de mon secteur était bien fixée à la R.C. 12, mais j'avais déjà au

Muong de Hinboun un groupe important de volontaires qui me connaissaient et que je ne pouvais abandonner; le groupe S.A. du capitaine de Wavrant à qui était donnée cette région y eut d'ailleurs peu de succès dans son travail S.A., sinon dans la partie Nord de Muong dont je n'avais pu m'occuper. Je ne pus obtenir que la région de Hinboun me fut officiellement attribuée. Néanmoins, il n'y eut pas de heurts à ce sujet entre le groupe de Wavrant et le mien.

La grosse question était celle du manque de cadres; je ne disposais au total que de 17 gradés et chasseurs (malgré plusieurs demandes pressantes de renfort, je ne reçus par la suite du sud que ceux originaires de la province n'ayant pas rejoint, soit 8 hommes en supplément). Je me limitais donc à la constitution de 5 compagnies, estimant qu'il fallait au moins par compagnie et par section un gradé ou chasseur pour chef. Je fis commencer d'abord le travail dans les régions proches des routes, qui me semblaient plus importantes à tenir. Mais il m'était évidemment impossible d'appliquer les instructions disant que chacun devait être utilisé dans son propre village, car il me fallait ~~partir~~ répartir sur toute la province le peu de cadres que j'avais, originaires surtout du Muong de Thakhek. J'étais ainsi contraint, faute de cadres, de laisser inutilisés dans leur village beaucoup des volontaires qui, fuyant les corvées de route, affluèrent en grand nombre vers nous.

Cependant, lors de la reddition du Japon du 15 Août, grâce surtout à l'effort des sergents Boun Kent et Boun Leut, j'avais 7 compagnies formées et 3 autres en formation, l'ensemble étant à peu près également réparti entre les 3 muongs de Thakhek, Hinboun et Mahaxay. Je m'étais conformé à l'esprit des instructions reçues disant que le recrutement devait être étendu au maximum. Mais, chaque compagnie n'avait ainsi pour tout encadrement qu'un gradé, un chasseur et un ou deux G.I. qui nous avaient rejoint. Il est certain que l'effet de masse recherché était obtenu; nous avions derrière nous pratiquement tout le Laos, mais je redoutais que la valeur combattive de telles troupes fut faible dans la guérilla. (Je le vérifiai d'ailleurs par la suite au cours des rencontres avec les Annamites de Thakhek, peu redoutables pourtant).

J'avais tenté aussi d'étendre mes contacts avec les mandarins laotiens de la province. Je jugeai inutile qu'ils restent auprès des Japonais puisque tout l'intérieur était avec nous et invitai donc ceux restés fidèles à gagner la brousse comme les villageois, leur disant qu'en persécutant comme ils le faisaient les laotiens réfractaires aux travaux, ils se solidariserait avec les Japonais contre le Laos même. Mais j'échouai dans ma tentative : Thao Ngon avait quitté Thakhek - Thao Boua à Hinboun était très surveillé. Tous avaient peur, cette crainte s'étendit même à la suite de notre départ dans les villages de la région de Hinboun, j'y détachai de Fay afin d'y bien marquer notre présence et y maintenir la résistance par sa propagande.

Dans le domaine du renseignement, le réseau S.R. que j'avais constitué depuis 2 ans marchait bien, sur le Siam comme sur l'Indochine. Cependant la transmission des courriers par terre était très longue et de plus, plusieurs liaisons entre courriers furent manquées; ce qui augmentait encore les retards de transmission; aussi, afin de transmettre au plus vite les renseignements, insistais-je pour qu'on envoyât auprès de moi Bataill, dont j'assurais la sécurité, il fut bientôt avéré que son équipe entière avait été faite prisonnière, mais au 15 Août, la nouvelle équipe promise par l'extérieur n'avait pas encore "droppée".

Par ailleurs, je n'avais jamais reçu d'argent depuis le 9 Mai, sinon celui emprunté de ci de là à nos européens ou à des laotiens, et mes fonds tiraient à leur fin. Or, pour ne pas accabler mes cadres laotiens sous une tâche déjà lourde et d'ailleurs conformément aux instructions disant de séparer S.R. et S.A., j'avais repris mes agents S.R. d'autre fois, et il fallait les payer. Mais les 2 avions venus (tardivement en fin juillet seulement) ne m'apportèrent pas d'argent : il fallait me débrouiller sur place. Je pus malgré tout récupérer un peu d'argent pour cette fin, mais cela resta insuffisant et je dus abandonner mon réseau sur le Siam qui me coûtait très cher.

Le sous-Lieutenant Tenaud rendit à mes côtés durant cette période des services hors de prix dans le double domaine de la propagande et du S.R. Les laotiens Nai Et et Nai Sitha de Ban KoK Hay, Nai Chai de Bon Na Taket se signalèrent alors par leur précieuse activité, le premier à titre d'agent de propagande et de contre-espionnage, les 2 derniers comme agents de renseignements. Par ailleurs, notre travail S.A. fut singulièrement facilité par l'existence de villages catholiques tous fidèles (ceux de Nom Dik et Na Taket du Muong de Hinboun, de Pha Ngam, Kieng Vang, Dong Kok, et surtout Pong Kiou et Dong Mak Ba du Muong de Thakhek, de Mahaphon enfin du muong de Mahaxay), villages qui formèrent le noyau initial de nos volontaires et d'où rayonna le mouvement.

7°) PERIODE QUI SUIT L'ARMISTICE.-

Au 15 Août, j'avais donc groupé dans la province un millier de volontaires, mais ils avaient au total moins d'une centaine d'armes, dont beaucoup simples fusils de partisans et seulement 3 P.M., avec fort peu de cartouches. Je demande donc d'urgence un "drop" d'armement.

Le 19, je reçois l'ordre de me tenir prêt à occuper Thakhek et prendre en mains l'administration. Le 1er Septembre, on me précise que je suis désigné comme commandant civil et militaire de la province de Thakhek. J'envoie alors conformément aux ordres, le père Cavallier, mon sous-lieutenant dans le cadre des chargés de mission, pour me représenter en Muong de Mahaxay, dont le Chao Muong a déjà connu mon autorité.

Dès fin Août, me rapprochant de Thakhek, j'avais porté mon P.C. de Pha Hoi à Ben Latliog, sur le Sé Bang Faye, à la limite des Muongs de Thakhek et de Mahaxay. J'y étais arrivé le 30 Août. J'avais pu constater en cours de route que tous les laotiens des villages (à part les quelques isolés ayant travaillé contre nous avec les Japonais) attendaient impatiemment notre retour. J'avais aussi reçu plusieurs lettres de mandarins de Thakhek jusque là neutres, qui se mettaient maintenant à notre service : Thao Phoukhong, chef de 180 jeunes laotiens, qu'il mettait à ma disposition, Sing Kapo, instituteur qui secondait le précédent Thao Peng des eaux et forêts, chef d'un petit groupe de partisans. Tous m'appelaient à Thakhek, se disant menacés par les Annamites et sans armement. Mais les ordres sont alors d'attendre le départ des troupes Japonaises avant de procéder à toute occupation.

A peine arrivé à Latling, j'apprends que dès le 25 Août, sans mon ordre, de Fey a occupé Hinboun (dont le Chao Muong nous est resté toujours fidèle) et que des pillages et massacres d'Annamites y auraient été commis et ordonnés par lui. L'enquête, non encore terminée actuellement, semble prouver que s'il y a eu massacres ou pillages, ces actes

.../...

furent commis, hors de Hinboun dans les villages des environs, par des Laotiens qui n'étaient pas des volontaires et sur la personne d'Annamites japonais, qui, pour la plupart, étaient ou se comportaient comme des agents de japonais. D'ailleurs, de Fay avait reçu comme consignes précises de ne pas s'occuper des volontaires mais seulement des rapports avec les mandarins; le chef véritable des volontaires de la région était le sergent Sang qui prit pas part à l'acton sur Hinboun.

Toujours est-il que j'avais déjà donné des ordres stricts à tous pour proscrire absolument les pillages ou massacres et pour prévenir les volontaires que ceux qui seraient reconnus coupables de tels faits seraient immédiatement fusillés; cette dernière mesure avait dû d'ailleurs être approuvée déjà au Kuong de Thakhek. J'enlevai donc toute fonction à de Fay et envoyai le sergent-chef Scarbonchi pour me représenter à titre civil et militaire dans le secteur de Hinboun, avec qui les liaisons étaient encore difficiles, et y veiller en particulier à ce qu'il n'y ait aucun incident semblable à se produire à nouveau.

Le 2 septembre, je reçois l'ordre de prendre contact avec le commandant japonais à Thakhek et d'occuper la villa après accord avec lui. Je sollicite aussitôt pour cette négociation l'intermédiaire du major anglais Kemp, installé alors à Iakhon, et désigné par ailleurs Thao Ngou, revenu à Thakhek comme chao Khoueng de la province. Vers le même temps, j'apprends qu'à Thakhek les Japonais cèdent aux annamites les armes et munitions qu'ils nous ont pris, et que le Chao Khoueng Chao Khamsing, par peur, a également cédé à ces derniers la quote-part d'armes que les Laotiens avaient reçu eux-mêmes. On me dit alors de tout faire pour occuper Thakhek le plus vite possible.

Je venais de voir le 6 Septembre le Lieutenant Klotz, parachuté 15 jours plus tôt pour s'occuper de nos prisonniers à Thakhek, je l'avais pensé à évacuer ceux-ci hors de la ville où les Annamites les menaçaient déjà, - ceci afin de pouvoir tenter quelque chose s'il y avait possibilité, sans risque de représailles. De son côté, lui, qui venait de Thakhek m'avait dit qu'il croyait les Annamites peu à craindre et peu armés, qu'un coup de main de ma part avait toute chance de réussir, que les Japonais restant encore là-bas ne réagiraient pas, si on ne les attrapait pas eux-mêmes dans leur camp.

Bien que n'ayant pas de réponse du Major Kemp, je mobilisai donc 4 compagnies de volontaires, les 3 de Kuong de Thakhek et 1 de Mahaxay, soit à peu près 500 hommes, mais qui n'avaient au total que 50 armes. Je les concentrai entre le Mékong et la R6 13 pour marcher sur Thakhek.

Le 9 Septembre, j'ai la lière nouvelle qu'un A.O. de Vientiane a annoncé aux autorités de Thakhek la proclamation de l'indépendance du Laos. Déjà celles-ci cherchent à recruter des volontaires aux environs de Thakhek. Puis très vite, j'apprends qu'un groupement du Laos libre, appuyé par les Annamites, s'organise à Thakhek sous l'impulsion de Thao Oun, Laotien anti-français passé au Siam en 1940; s'y rallient aussitôt le Chaokhoueng et le nouveau Chao Kuong de Thakhek Thao Bou - Singkapo nommé Chef de la G.I. et Thao Peng se laissent aussi gagner.

Bientôt, dès le 13 Septembre, ils tentent d'attirer à eux nos volontaires et nos chasseurs, sans résultat d'ailleurs (un seul G.I. devait désertre). Pour y répondre, j'ordonne aussitôt à tous les Laotiens

de Thakhek de quitter la ville; je tente (mais ce fut en vain) d'attirer auprès de moi les mandarins de Thakhek encore neutres, afin de remettre en marche d'où je suis l'Administration de la province; donne l'ordre d'intensifier le recrutement et de l'étendre à tous les villages.

Je compte enfin, par coups de mains successifs, gagner peu à peu du terrain vers Thakhek, et, si la résistance s'avère peu sérieuse, fencer sur la ville par surprise. Nous avons alors, dès le 10, puis les jours suivants, plusieurs escarmouches à quelques kilomètres de Thakhek sur le Mékong et sur la route, avec des bandes armées d'Annamites, qui aussitôt entrés dans les villages en profitent pour les piller; une quinzaine d'Annamites sont tués, autant blessés, pas de pertes chez nous. On me signale par ailleurs de plusieurs sources que les Annamites disposent à Thakhek de plus de 500 fusils et d'une dizaine d'armes automatiques, mais l'ardeur qu'ils mettent à tirer leurs munitions sans aucun but précis me donne à penser que tous tremblent de peur et que malgré notre infériorité en armement, nous devons réussir à occuper la ville, à condition d'agir par surprise. Quant aux volontaires Laotiens du " Laos Libre ", j'ai réussi déjà à détacher de Singapo la plupart d'entre eux; seuls une trentaine sur 180, (ceux ayant travaillé autrefois avec les Japonais), restent encore à Thakhek. Quant aux quelques 80 montagnards amenés du Nord par les Japonais, ils restent là-bas désarmés et prisonniers des Annamites, mais tous désireux de nous rejoindre (ils me l'ont fait dire).

Cependant, ayant rendu compte de cela et de mes intentions, je reçois dès le lendemain 14 Septembre interdiction de mes chefs de tenter aucun coup de main, les consignes étant d'éviter tout incident avec les Annamites. Comme je demande des précisions, il m'est répondu que je suis autorisé pourtant à " nettoyer " Thakhek : déjà les Laotiens fuient la ville et les Annamites (que j'ai dès longtemps informés par proclamation qu'ils n'ont à craindre de nous ni pillages ni massacres) sont signalés comme arborant le drapeau blanc.

C'est alors, ce même 20 Septembre, qu'intervient le major Américain Boink. Il vient me voir et me déclare qu'il faut arrêter mes troupes, que le gouvernement établi à Thakhek y fait régner l'ordre, que nous devons être, au même titre que les Annamites, désarmés par les troupes chinoises et qu'il est donc parfaitement inutile pour nous d'occuper la ville. Il me menace même de faire venir de suite par avion les Chinois si j'insiste. Suivant les instructions reçues du sud, je me replie jusqu'à mes anciennes positions, rétablissant la libre circulation routière et fait diriger sur l'Annam les prisonniers que nous avions faits. Alors arrive une lettre du Major Bank, conçue en termes inqualifiables de la part d'un allié, m'informant qu'il désire que tous les annamites arrêtés par nous soient relâchés sans délai, et que, si l'ordre n'est pas exécuté, il dira aux troupes chinoises de nous traiter en bandits. Cette lettre a été remise par moi au Major Kemp, qui vint me voir le 25 Août et m'assura qu'il nous donnerait tout son appui et protesterait en particulier auprès du major Bank contre le caractère discutois et anti-français de sa lettre.

Sur ces entrefaites, le 28 Septembre, le lieutenant Klotz est massacré par les Annamites de Thakhek. Il venait de Iakhon, ayant l'intention de venir me voir en compagnie du Major Kemp, et le lieutenant américain Neeze les accompagnait dans leur traversée. Aussitôt, qu'ils ont débarqué, les Annamites veulent arrêter Klotz. Le major

Kemp proteste et tente de le protéger, tandis que le Lieutenant Neeze reste à l'écart, se disant neutre. Une balle tirée dans le dos frappe alors Klotz au coeur. C'était le nommé Long, chef de la jeunesse Annamite, venant du Siam (beaucoup d'Annamites réfugiés du Siam soit à Oudon, soit à That Phanom depuis plusieurs années et pourchassés par nous comme révolutionnaires, étaient venus prendre en main la résistance à Thakhek) qui avait dicté son arrêt de mort, et le nommé Tu, électricien à Thakhek qui avait exécuté cet arrêt.

Dès que j'apprends la nouvelle, je suis décidé à agir pour venger Klotz, mais avant de rien faire, j'écris au major Kemp pour tenter d'obtenir le désarmement des Annamites, seuls vrais auteurs de désordres, et l'accord des américains à notre entrée à Thakhek pour y instaurer l'ordre. Je lui demande aussi des armes; l'avon que j'attendais depuis le 15 Août, n'arrive que ce jour là, le 29 Septembre, avec 20 mitraillettes seulement.

Le 2 Octobre, le major Kemp vient me voir : il a été très affecté de la mort de Klotz et veut absolument nous aider pour une action sur Thakhek. Il a demandé des armes pour nous, mais sur Iakhon malheureusement et non sur mon terrain. Je l'accompagne à Iakhon afin de régler la question de leur transport ici, y voir le commandant Morlane, adjoint de notre chef de mission à Calcutta : celui-ci demande à Calcutta l'accord pour une action punitive sur Thakhek, si toutefois les troupes occupantes chinoises, dont l'arrivée est annoncée sous peu, n'arrivent pas d'ici là à Thakhek. Le renfort d'armement qui m'est nécessaire actuellement pour agir est arrivé à Iakhon; mais des difficultés se présentent pour son transport sur notre rive, car la nouvelle s'en est répandue jusqu'à Thakhek et le gouverneur de Iakhon redoute qu'il en résulte pour lui des incidents avec les troupes chinoises qui vont venir : le major Kemp fait cependant tout son possible pour obtenir satisfaction et arrachera finalement l'accord de Bangkok et de Calcutta à un transport clandestin des armes.

Mais dès le 5 Octobre, est arrivé à Thakhek un certain colonel Yip Hei Chun, de passage, qui précède les troupes chinoises. Il vient me voir et me demanda de rester où je suis en les attendant, et ne rien faire contre les Annamites afin d'éviter les graves conséquences possibles.

Le 7, un avion arrive, mais encore seulement 30 mitraillettes. Jusqu'au 15, le secteur reste calme; le 16, attaque de notre poste de Thadua sur le Mékong par le Viet-Minh qui ne poursuit d'ailleurs pas son avantage et se replie à la nuit; il a appris un prochain passage d'armes venant du Siam à Thadua pour nous, il veut l'empêcher et maintenir une surveillance étroite sur le Mékong. Néanmoins, 130 fusils et 10 P.M. japonais que la major a ramené d'Oubon peuvent être passés à travers les croisières du Viet-Minh et distribués dans la journée du 18 aux Compagnies. Pour la première fois, mes 300 volontaires stationnés dans la région sud de Thakhek peuvent être tous armés.

Le lendemain 19 à 7 h.30, attaque par surprise du P.C. de Lamalat par un groupe du Viet-Minh qu'accompagnaient quelques " Laos libres "; ils parviennent à s'infiltrer dans le village avant qu'on les ait aperçus; dès le premier coup de feu, tous les européens se portent

...../.....

à la lisière Sud par où vient la poussée des rebelles : ceux d'entre eux engagés dans le village en sont chassés, les autres sont cloués au sol dans les rizières. Bientôt, tous refluent sur la piste de Thadua où faute de forces suffisantes, nous ne pouvons les poursuivre. 12 corps de rebelles, annamites principalement, appartenant au noyau de choc formé par le groupe sport-jeunesse du Viet-Minh, sont ramassés autour du village. Ce même jour, l'attaque a été générale sur tous nos postes bordant la route et le Mékong. Ceux du Mékong où s'est porté l'effort principal sont balayés, mais l'heureuse issue du combat de Lamalat leur rendent de l'ardeur, les postes étaient réoccupés dans la soirée. Sur la RC 13, nos postes résistent et infligent aux rebelles des pertes sévères, mais en fin d'après-midi, ils doivent, faute de munitions, se replier sur Lamalat; ils sont maintenus pour la nuit au P.C. autour duquel le dispositif est resserré, et repartent au jour réoccuper leurs postes abandonnés entre temps par les rebelles.

Les rebelles avaient perdu dans la journée 62 tués et 3 blessés. Le prince Suphanouvong venu derrière ses troupes dans l'intention d'occuper Lamalat avait dû précipitamment se réembarquer à Thadua. Toutes nos positions étaient réoccupées. Le moral du Viet-Minh est très bas (on ne signale le lendemain le départ de Thakhek de plusieurs centaines d'Annamites). Certes, il y avait eu chez nos Lactiens du flottement, mais cela était dû au fait qu'ils n'étaient pas aguerris et vendaient seulement de percevoir leurs armes. Le major Kemp, en nous envoyant la veille des armes en nombre suffisant, nous avait seul permis de ne pas être balayés par le Viet-Minh.

Le lendemain de ce jour, 20 Octobre, devaient arriver près de nous venant de Lahkon où ils avaient été "droppés", 60 parachutistes français. Nous allions pouvoir, semble-t-il, agir contre le Viet-Minh avec des moyens suffisants pour l'abattre. Notre position était inattaquable, puisque c'était lui qui, de propos délibéré, et sans provocation, avait rompu la trêve conclue. Mais le jour même, dans la soirée, on signale la montée vers Thakhek par la RC 13 d'un convoi de 50 militaires chinois.

L'occupation de Thakhek n'était plus possible pour l'instant. Une nouvelle période s'ouvre, de négociations, visant à obtenir des chinois, tout d'abord, sinon la livraison, du moins le désarmement du Viet-Minh de Thakhek, seul vrai facteur de désordre.

Lamalat, le 25 Novembre 1945.
Signé : TAVERNIER.